



BERNARD LUGAN

LES GUERRES D'AFRIQUE

Des origines à nos jours



éditions du
ROCHER

LIGNES DE FEU

LES GUERRES
D'AFRIQUE

Des origines à nos jours

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

- *Le Safari du Kaiser*, récit, en collaboration avec A. de Lagrange, La Table Ronde, 1987.
- *Les Volontaires du roi*, roman, en collaboration avec A. de Lagrange, Les Presses de la Cité, 1989.
- *Robert de Kersauson : le dernier commando boer*, éditions du Rocher, 1989.
- *Villebois-Mareuil, le La Fayette de l'Afrique du Sud*, éditions du Rocher, 1990.
- *Cette Afrique qui était allemande*, éditions Picollec, 1990.
- *Histoire de la Louisiane française : 1682-1804*, Librairie académique Perrin, 1994.
- *Afrique : de la colonisation philanthropique à la recolonisation humanitaire*, éditions Bartillat, 1995.
- *Afrique : l'histoire à l'endroit*, Librairie académique Perrin, 1996.
- *Ces Français qui ont fait l'Afrique du Sud*, éditions Bartillat, 1996.
- *Histoire du Rwanda : de la préhistoire à nos jours*, éditions Bartillat, 1997.
- *La guerre des Boers : 1899-1902*, Librairie académique Perrin, 1998.
- *Atlas historique de l'Afrique des origines à nos jours*, éditions du Rocher, 2001.
- *Histoire de l'Égypte, des origines à nos jours*, éditions du Rocher, 2001.
- *God Bless Africa. Contre la mort programmée du continent noir*, éditions Carnot, 2003.
- *African Legacy. Solutions for a community in Crisis*, Carnot USA Books, New York, 2003.
- *Rwanda : le génocide, l'Église et la démocratie*, éditions du Rocher, 2001.
- *François Mitterrand, l'armée française et le Rwanda*, éditions du Rocher, 2005.
- *Pour en finir avec la colonisation (l'Europe et l'Afrique XV^e-XX^e siècles)*, éditions du Rocher, 2006.
- *Rwanda. Contre-enquête sur le génocide*, éditions Privat, 2007.
- *Histoire de l'Afrique, des origines à nos jours*, Ellipses, 2009.
- *Histoire de l'Afrique du Sud, des origines à nos jours*, Ellipses, 2010.
- *Histoire du Maroc, des origines à nos jours*, Ellipses, 2011.
- *Décolonisez l'Afrique*, Ellipses, 2012.
- *Histoire des Berbères. Un combat identitaire plurimillénaire*, Bernard Lugan éditeur, 2012, www.bernard-lugan.com
- *Mythes et manipulations de l'histoire africaine. Mensonges et repentance*. Bernard Lugan éditeur, 2013, www.bernard-lugan.com

Bernard Lugan publie une lettre africaniste par internet *L'Afrique réelle*. Pour tout renseignement :

www.bernard-lugan.com et contact@bernard-lugan.com

BERNARD LUGAN

LES GUERRES D'AFRIQUE

Des origines à nos jours

Collection «LIGNES DE FEU»
dirigée par Daniel Hervouët

© Éditions du Rocher, 2013
ISBN 978-2-268-07531-0
ISBN pdf : 978-2-268-08343-8

INTRODUCTION

Le long déroulé de l'histoire du continent africain est rythmé par une succession de guerres. Les plus anciennes sont figurées sur les parois peintes du Sahara et de l'Afrique australe ; les plus récentes font l'actualité, de la Libye au Kivu et de la Somalie au Mali.

Ce livre qui ne peut naturellement prétendre à l'exhaustivité est construit autour de quatre grandes périodes : les guerres dans l'Afrique précoloniale, lors de la conquête européenne, à l'époque coloniale et aujourd'hui.

1. Dans l'Afrique d'« avant les Blancs », et sous l'impulsion des *ġihads*, tout l'arc sahélien, depuis le Sénégal jusqu'au Soudan, subit une profonde mutation, la guerre religieuse servant de paravent aux sultanats nordistes qui s'étendirent aux dépens des États et royaumes animistes. En Afrique centrale et australe, la guerre fut créatrice d'empires, qu'il s'agisse des royaumes Luba, Lunda, Shona ou Zulu. En Afrique orientale, l'impérialisme guerrier et commercial zanzibarite précéda l'expansion européenne et il s'étendit vers l'Ouest, jusqu'au centre de la forêt congolaise, bouleversant les rapports de force et entraînant la mutation de nombre de sociétés.
2. Avec la conquête coloniale, les Afriques furent confrontées à la modernité européenne. À l'exception de l'échec italien en Éthiopie, les guerres y tournèrent toutes à l'avantage des colonisateurs, même si, ici ou là, des batailles retardatrices furent occasionnellement remportées par les Africains.

3. Durant la période coloniale, l'Afrique connut les deux conflits mondiaux. La parenthèse impériale fut ensuite refermée sans affrontements majeurs, sans ces combats de grande intensité qui ravagèrent l'Indochine. Les guérillas nationalistes n'y furent jamais en mesure de l'emporter sur le terrain, pas plus en Algérie que dans le domaine portugais – à l'exception peut-être de la Guinée-Bissau –, ou encore en Rhodésie. Partout, la décolonisation fut un choix politique métropolitain ; elle ne fut nulle part imposée sur le terrain.
4. Après 1960, l'Afrique fut ravagée par de multiples conflits qui firent des millions de morts et des dizaines de millions de déplacés. Alors que jusque-là le cœur de la confrontation entre les deux blocs avait été l'Asie (Chine, guerre de Corée, guerre d'Indochine puis du Vietnam, etc.), l'Afrique devint à son tour une zone disputée, tant au Congo que dans la Corne ou dans le cône sud. Après la « guerre froide », l'Afrique redevint l'actrice de sa propre histoire. Tous les placages idéologiques et politiques qui lui avaient été imposés depuis des décennies volèrent alors en éclats et le continent s'embrasa. Durant la décennie 2000-2010, 70% des décisions de l'ONU et 45% des séances du Conseil de sécurité furent consacrées aux conflits africains.¹

1. Les cartes de cet ouvrage ont été dessinées par André et Bernardette Fournel.

Première partie

Guerres et sociétés guerrières
dans l'Afrique d'avant la
colonisation

Dans l'Afrique d'«avant les Blancs», les guerres eurent trois grandes formes :

- affrontements entre lignages ou tribus appartenant à la même ethnie. Par exemple les Zulu et les Ndebele-Matabele, deux tribus membres de l'ethnie Nguni ;
- affrontements entre des populations racialement différentes engagées, les unes dans la conquête d'un territoire et les autres dans sa défense. Le Sahara et l'Afrique australe fournissent des exemples de ce type de guerres qui aboutirent à l'élimination des Noirs par les Berbères blancs au Sahara, et des KhoiSan par les Nguni au sud du Limpopo ;
- affrontements entre peuples pasteurs, entre peuples pasteurs et peuples agriculteurs. Toute l'histoire de la zone sahélienne et est-africaine s'est écrite autour de cette réalité.

Dans la région sahélienne, et cela à partir du XI^e siècle avec les Almoravides, les guerres eurent également une forme religieuse. Ce furent les *jihads* qui durèrent jusqu'au moment où la colonisation les fit cesser et qui redessinèrent la carte ethno-politique de la région. Ailleurs, d'autres conflits débouchèrent sur la constitution d'empires militaires avec l'exemple emblématique des Zulu et de leurs cousins Ndebele-Matabele.

DÉFINITIONS

Ethnie, tribu, clan

- L'ethnie est un groupe humain considéré dans les seules particularités culturelles qui unissent ses membres. C'est une communauté linguistique établie en théorie sur son territoire traditionnel. L'ethnie ne se définit ni par la race, ni par le morphotype, mais d'abord par la langue.

Le problème est que les frontières ethniques n'épousent pas automatiquement les frontières « raciales ». Ainsi, au Rwanda et au Burundi, les ancêtres des actuels Tutsi se sont jadis « bantuisés » en adoptant une langue bantu et en perdant l'usage de la leur qui appartenait au groupe Nil-Sahara. Mais, en devenant des locuteurs bantuphones, ils ne se sont pas pour autant transformés morphologiquement en Hutu. Quant aux nombreux métissages, ils n'ont fait disparaître ni les Tutsi, ni les Hutu, ce qui aurait été le cas dans l'hypothèse d'un métissage institutionnalisé, si le « sang » hutu était devenu majoritaire dans les lignées tutsi. L'on aurait pu alors parler d'ethnies métisses, et cela, tant pour les Tutsi que pour les Hutu. Or, ce ne fut pas le cas.

- La tribu est un groupement de clans ou de familles sous l'autorité d'un même chef. En général, les ethnies sont composées de tribus qui peuvent avoir des liens de solidarité plus ou moins étroits ou plus ou moins conflictuels. Comme ces groupements sont culturellement apparentés, ils peuvent donc facilement constituer des unités élargies. Un bon exemple à cet égard est donné par les Zulu qui n'étaient à l'origine qu'une des multiples tribus de la fraction septentrionale de l'ethnie bantuphone des Nguni.

Au XVIII^e siècle, par le fer et par le feu, ils incorporèrent nombre de tribus du même ensemble, ce qui fut d'autant plus aisé que tous parlaient la même langue et adhéraient au même système de valeurs. Le royaume qui se constitua ensuite prit le nom de la tribu fédératrice éponyme, mais toutes les tribus nguni n'y furent pas intégrées.

- Le clan est l'unité sociologique désignant un ensemble d'individus consanguins descendant d'un ancêtre commun. Chaque tribu est composée de plusieurs clans et d'un grand nombre de lignages.

CHAPITRE PREMIER

AUX ORIGINES DE LA GUERRE AFRICAINE (DE 5000 AV. J.-C. JUSQU'AU VIII^E SIÈCLE)

Est-il possible de savoir ce que fut la guerre dans l'Afrique d'avant le VIII^e siècle? La réponse à cette question est complexe car la documentation est inégale et souvent absente pour les périodes plus anciennes, à l'exception du Sahara et de l'Afrique australe où des renseignements sont donnés par l'art rupestre.

Avec l'Égypte, les mentions et les représentations guerrières deviennent considérables car, centrée sur son étroit cordon fluvial et attirant la convoitise de ses voisins, elle évita la submersion grâce à une puissante organisation militaire.

Avec Rome et Carthage, la guerre changea de nature en devenant en quelque sorte « mondiale » puisque toute la Méditerranée occidentale fut concernée. Ici aussi, les sources documentaires abondent.

Une révolution se produisit avec l'Islam quand la guerre ne fut plus uniquement un moyen de s'emparer d'esclaves, de richesses ou de terres, puisqu'elle se fit également pour convertir païens ou infidèles, c'est-à-dire les chrétiens. Les Berbères, depuis l'actuelle Libye jusqu'à l'océan Atlantique, furent ainsi soumis, certes pour être pillés, mais plus encore pour être convertis.

I. Sahara et Afrique australe : les plus lointains échos guerriers

Racialement cloisonnés, le Sahara et l'Afrique australe furent des mondes à prendre. L'art rupestre¹ nous apprend ainsi que le peuplement de ces immenses ensembles a varié à la suite de guerres territoriales.

a) Le Sahara, un pâturage convoité (carte n° 1)

À partir de 8000 av. J.-C., avec le retour des pluies, plusieurs populations morphotypiquement (« racialement ») bien différenciées se disputèrent le Sahara. Géographiquement délimités par des écoles de peintures rupestres aux styles différents, leurs territoires avaient de faibles extensions spatiales². Ce morcellement « racial » eut pour conséquence des guerres territoriales dont nous ne connaissons pas les péripéties, nous bornant à constater que partout, les anciennes populations noires cédèrent la place à des leucodermes berbères.

Entre 8000 et 1000 av. J.-C., les gravures et surtout les peintures, permettent d'identifier trois grands groupes de population vivant dans le Sahara :

- des « europoïdes » leucodermes aux longs cheveux lisses occupaient tout le Sahara septentrional (Muzzolini, 1983 : 195-198 ; Smith, 1992) ;
- des groupes mélanodermes non négroïdes, à l'image des Peul ou des Nilotiques actuels, vivaient notamment dans le Tassili qui fut une zone de peuplement mixte jusqu'à l'époque pastorale, soit entre 4500 et 1000 av. J.-C. ;
- des groupes négroïdes vivaient dans le Tassili, dans l'Adrar des Iforas, au Tibesti et dans l'Ennedi.

2. Sur la question, les travaux de Muzzolini sont particulièrement éclairants, notamment (1995:183-206).

Avant 4500 av. J.-C. la «frontière» entre les peuplements était constituée par la zone du Tropique du Cancer qui

« (...) partage en quelque sorte le Sahara en deux versants : l'un, où prédominent les Blancs, l'autre, presque entièrement occupé par les Noirs. » (Camps 1987 : 50).

Puis, durant la période pastorale (4500-1000 av. J.-C.), nous observons un processus de conquête territoriale réalisé par les Berbères, d'abord en direction du Sahara central, et notamment vers le Tassili d'où disparaissent les populations noires, puis du reste du Sahara.

Le résultat de cette conquête est que, vers 1500-800 av. J.-C., au moment de la période dite des Équidiens dont le style artistique est le caballin, le Sahara, à l'exception de la zone de peuplement Toubou (Tibesti), est devenu entièrement « blanc » car totalement peuplé par des Berbères avec des pénétrantes jusque dans le Sahel comme la toponymie l'atteste³.

Les peintures du Sahara central et septentrional, dans les régions de l'Acacus, du Tassili et du Hoggar (carte n° 000), représentent ainsi avec un grand réalisme des « europoïdes » portant de grands manteaux laissant une épaule nue, et apparentés à ces Libyens orientaux dont les représentations sont codifiées par les peintres égyptiens quand ils figurent les habitants du Sahara. C'est également dans cette région et alors que l'économie est encore pastorale, qu'apparaissent des représentations de chars à deux chevaux lancés au « galop volant » montés par des personnages stylisés vêtus de tuniques à cloche.

Vers le Sud-Est et vers le Sud, ces représentations sont absentes, les figurations cessant aux limites presque exactes des actuels territoires toubou et haoussa (Muzzolini, 1983 : 203).

L'explication socio-économique ne peut être retenue pour expliquer ce phénomène de territorialisation puisque toutes les populations sahariennes avaient à l'époque le même mode de vie pastoral et

3. Ainsi le nom de Tombouctou est-il berbère puisque *Tin* signifie « lieu » et *Tim* « puits » tandis que Bouktou était une reine touareg qui installait là son campement durant une partie de l'année. Tombouctou signifie donc lieu ou puits de Bouktou. Quant au nom du fleuve Sénégal, il vient soit de *Zénaga* pluriel de *Z'nagui* qui signifie « agriculteur » en berbère ou bien de *Zénata* ou *Senhadja* qui est l'un des principaux groupes berbères.

le même niveau technologique. Ce fut donc la guerre qui donna à la région son faciès humain et son homogénéité raciale⁴.

Au Sahara, les peintures représentant des combats sont relativement peu nombreuses par rapport aux scènes de chasse, d'élevage ou de la vie quotidienne, mais elles fournissent cependant des renseignements précieux sur les techniques de guerre.

Ce qui frappe tout d'abord est l'équivalence de l'armement chez les combattants des divers camps, à savoir, la lance, le javelot et l'épée, ainsi que l'utilisation du bouclier rond ou en demi-cercle. L'arc est le plus souvent absent. Les représentations montrent de petits groupes de combattants se ruant les uns sur les autres (planche 1). Dans un premier temps, tous les protagonistes sont des fantassins, puis, à partir du début de l'ère chrétienne, apparaissent les groupes chameliers berbères.

Dans l'état présent des connaissances, il paraît difficile d'aller plus avant dans la « cartographie » humaine des populations sahariennes à ces époques (Huard et Allard-Huard, 1978), Muzzolini, 1995, Smith 1992).

b) Les représentations guerrières d'Afrique australe

En Afrique australe, la guerre que les agro-pasteurs noirs livrèrent aux chasseurs-cueilleurs KhoiSan est observable sur les parois peintes. Comme au Sahara, cette guerre fut raciale. Ici, elle eut pour résultat l'ethnocide des San⁵.

Les San qui ornèrent les parois rocheuses de la région de milliers de peintures vivaient jadis dans toute l'actuelle Afrique du Sud avant d'être progressivement éliminés ou refoulés vers les massifs par les nouveaux arrivants bantuphones. Cette conquête des espaces sud-africains par les pionniers bantuphones se fit à travers deux phases d'expansion :

4. Cette « homogénéité » a ensuite été largement entamée par nombre de métissages résultant d'une histoire régionale particulièrement tourmentée.

5. L'ensemble KhoiSan est composé de deux populations, les Khoi et les San. Les navigateurs européens qui découvrirent la région du cap de Bonne-Espérance désignèrent les premiers sous le nom de Hottentots et les seconds sous le nom de Bushmen (Lugan, 2010).

- Il y a environ deux mille ans, les porteurs du *premier âge du fer* s'installèrent au sud du fleuve Limpopo avant d'entreprendre la colonisation de la partie orientale de l'actuelle Afrique du Sud. Durant cette première phase, il n'y eut pas d'ethnocide des San car il n'y avait pas encore de réelle compétition pour l'espace. Le premier âge du fer était en effet une occupation en mailles lâches avec des concentrations de villages composés de huttes circulaires dont les habitants cultivaient sorgho, éleusine et petit mil (Hall, 1994) ;
- Alors que les cultivateurs du premier âge du fer étaient concentrés dans les régions à forte pluviométrie et aux sols fertiles, le *deuxième âge du fer*, qui débuta au sud du Limpopo vers 1000 ap.JC, vit l'occupation extensive des prairies du *highveld* par des éleveurs noirs ; ce fut alors que les San perdirent leurs territoires de chasse et de cueillette (Hall, 1994 ; Lugan, 2010).

Comme les troupeaux avaient besoin de vastes terrains de parcours, de points d'eau permanents et de terres salées, les éleveurs détruisirent le gibier qui concurrençait leur bétail. De plus, les herbivores sauvages migraient durant l'hiver, quittant les hautes terres froides pour les plaines tempérées, suivis par les San ; or, à partir des XI^e-XIII^e siècles, ce mouvement saisonnier leur fut interdit. Pour survivre, les San s'en prirent alors aux troupeaux, ce qui accéléra leur extermination par les éleveurs.

Les San des plaines se replièrent vers le massif montagneux du Drakensberg où ils entrèrent en conflit avec ceux des San qui y étaient déjà installés. Plusieurs peintures rupestres montrent ainsi des combats entre San alors que, généralement, les groupes ne s'affrontaient pas, chacun respectant le territoire des autres. Le mouvement de repli vers les massifs semble avoir débuté au XIV^e siècle. Durant plusieurs siècles, les Sotho et les Nguni ne s'aventurèrent pas dans le Drakensberg d'où les San lançaient des raids contre eux.

La longue guerre que menèrent les chasseurs san contre les colons noirs est régulièrement figurée sur les parois peintes de l'Afrique australe. À la différence des représentations rupestres sahariennes, les peintures san d'Afrique australe montrent une nette différence d'armement. Les San compensaient leur infériorité physique et numérique

en combattant à distance, quasi exclusivement au moyen de petits arcs tirant des flèches empoisonnées, tandis que les «grands» bantu-phones, avantagés par leur taille et par leur nombre, sont représentés certes, avec des javelots, mais surtout avec des armes de contact, comme les lances ou le casse-tête (le *knobkirrie*).

Sur les peintures laissées par les San, leurs adversaires noirs sont clairement identifiés, les Xhosa avec leur petit bouclier rond et les Sotho avec un grand bouclier fait d'une peau de vache tendue (planche 2/A).

II. L'Égypte et ses «neuf arcs»

Durant toute l'histoire dynastique, les Égyptiens désignèrent sous le nom des «neuf arcs» (Valbelle, 1990) les peuples cherchant à pénétrer à l'intérieur leur étroit cordon fertile et ce fut pour les en empêcher que l'Égypte développa une armée qui, au fil des siècles, pesa d'un poids de plus en plus lourd sur l'État et la société.

Avec l'Égypte, la documentation militaire devient considérable : représentation de batailles, de soldats, de leur armement, défilés de victoire, etc. Qu'il s'agisse de peintures ou de sculptures sur palettes, les artistes égyptiens ont décrit avec un réalisme étonnant les scènes de bataille ou les territoires conquis pour la plus grande gloire des pharaons, chefs suprêmes des armées.

De par sa situation géographique, l'Égypte était en contact avec trois grandes régions, donc trois populations : à l'ouest le Sahara berbère, à l'est le Sinaï bédouin et le Moyen-Orient sémitique et au Sud, la Nubie (planche 2/B).

Parmi ces peuples, les nomades sahariens, que les Égyptiens identifiaient sous le nom générique de «Libyens», menaçaient périodiquement la vallée du Nil. Tous n'étaient cependant pas pillards ; du moins ne l'étaient-ils pas toujours, certains lui fournissant en effet le bétail qui lui faisait défaut et une essence aromatique qu'ils échangeaient contre du grain. Parmi ces populations berbères sahariennes, quatre sont particulièrement citées par les sources égyptiennes, les Meshouesh, les Lebou⁶, les Tjéhénou et les Tjéméhou que les Égyptiens représentent

6. De Lebou dérive peut-être Libyen et Libye.

sur leurs peintures ou leurs sculptures avec une tresse sur la tempe et le manteau attaché sur l'épaule droite.

Durant presque tout le Nouvel Empire, l'Égypte dut faire face à d'incessantes menaces surgies de l'Ouest saharien d'où les populations berbères chassées par la péjoration climatique tentaient de s'infiltrer dans la vallée du Nil. Organisés et structurés, ces migrants-guerriers posèrent bien des problèmes à l'armée égyptienne, notamment durant les règnes de Sétî 1^{er} (1290-1279 av. J.-C.) et de Ramsès II (1279-1212 av. J.-C.). Ce dernier fut même contraint d'ériger une ligne de fortifications à l'ouest du Delta et d'intégrer des Libyens à son armée.

Sous Mérenptah (1212-1202 av. J.-C.), successeur de Ramsès II, les Libyens, fuyant un Sahara oriental de plus en plus sec, tentèrent de nouveau de trouver refuge dans la vallée du Nil. Leur progression est bien connue : après avoir pris les oasis de Kharga et de Faraфра, ils se dirigèrent vers la vallée du Nil, menaçant à la fois le Delta et la région de Memphis dans un mouvement de fond concerté et coordonné, mais l'armée égyptienne réussit à les contenir, puis à les refouler⁷. Sous la XX^e dynastie, durant les règnes de Ramsès III (1185-1153 av. J.-C.), de Ramsès VI (1143-1136 av. J.-C.), de Ramsès IX (1126-1108 av. J.-C.) et Ramsès XI (1105-1078 av. J.-C.) les Libyens menacèrent constamment la vallée du Nil au point de réussir à s'y établir en certaines zones.

L'autre zone de contact et d'expansion égyptienne en Afrique fut la Nubie, au sud de la deuxième cataracte. Pour les Égyptiens, la Nubie était le « misérable pays de Koush », région réputée barbare, tout à la fois repoussoir et négatif de la civilisation pharaonique.

Durant l'Ancien Empire, les pharaons de la VI^e dynastie conquièrent toute la région située en amont d'Assouan, donc de la première cataracte.

Durant le Moyen Empire (2033-1710 av. J.-C.), l'Égypte s'intéressa plus étroitement à la Nubie car elle était productrice d'or et sous

7. Sous la XX^e dynastie (environ 1185-1078 av. J.-C.), et plus particulièrement en 1177 av. J.-C., c'est-à-dire durant le règne de Ramsès III (environ 1185-1153 av. J.-C.), de nouvelles menaces surgirent depuis le nord cette fois avec les invasions attribuées aux « peuples de la mer ». Il semblerait que des Libyens y aient été associés ou aient profité de l'occasion pour attaquer l'Égypte sous le commandement d'un Lebou nommé Meghiev, fils de Ded.

Sésostris 1^{er} (1964-1919 av. J.-C.), les frontières de l'Égypte furent établies à la hauteur de la deuxième cataracte. Sésostris III (1872-1854 av. J.-C.) repoussa encore plus au sud la frontière méridionale de l'Égypte, l'établissant à Semna et à Koumma.

Au Nouvel Empire, l'Égypte reprit son impérialisme vers la Nubie qui, entre-temps, s'était très largement égyptianisée. Le mouvement qui se fit par grandes étapes fut initié par Amosis (1543-1518 av. J.-C.), premier souverain de la XVIII^e dynastie (1543-1292 av. J.-C.). L'expansion militaire égyptienne s'exerça une nouvelle fois à partir de la deuxième cataracte, limite géographique et historique entre la Nubie et l'Égypte. Le mouvement s'amplifia sous le règne d'Amenhotep I^{er} (1517-1497 av. J.-C.) qui poussa jusqu'à la quatrième cataracte, mettant ainsi en contact l'Égypte avec le grand carrefour caravanier qui reliait la région à l'Afrique tropicale profonde.

Thoutmosis I^{er}, son successeur (1497-1483 av. J.-C.), entreprit la conquête de Koush et s'empara de la ville de Kerma qu'il détruisit, puis il progressa loin vers le Sud, en amont de la quatrième cataracte où il fonda un poste militaire à proximité de l'actuelle ville d'Abou-Hamed. Quand il rentra en Égypte, il fit pendre la tête en bas le roi koushite à la proue de son bateau. La civilisation de Kerma était détruite.

Cette campagne militaire n'avait cependant pas brisé la volonté de résistance de la Nubie puisque, sous Thoutmosis II (1483-1480 av. J.-C.), une violente révolte anti-égyptienne se produisit. Elle fut réduite avec férocité mais la pacification de la Nubie ne fut effective que sous la co-régence de Thoutmosis III (son règne dura de 1479 à 1424 av. J.-C.) et d'Hatshepsout (son règne dura de 1479 à 1457 av. J.-C.). La frontière sud de l'Égypte fut établie à la hauteur de la quatrième cataracte et la Nubie paraît alors avoir été une véritable dépendance de l'Égypte.

Cette situation demeura inchangée sous les pharaons de la XIX^e dynastie avec un intérêt particulier pour la Nubie marqué par Ramsès II (1279-1212 av. J.-C.) qui y entreprit de grands travaux et qui y fit édifier des temples majestueux dont ceux d'Abou Simbel. Puis, un nouveau retournement de situation se produisit durant la troisième période intermédiaire qui vit un nouvel effacement du pouvoir central égyptien et une revanche de la Nubie qui, avec la XXV^e dynastie, ou dynastie koushite, prit le pouvoir en Égypte.

L'ARMÉE ÉGYPTIENNE

L'armée égyptienne évolua à travers les époques. Corps professionnel dès le Moyen Empire, (2033-1710 av. J.-C.), à partir de la troisième période intermédiaire (1069-664 av. J.-C.), elle fut essentiellement composée de mercenaires et de vaincus enrégimentés qui, peu à peu développèrent une sorte d'État dans l'État qui finit par prendre le contrôle de l'armée.

Cette armée de métier était soldée et encasernée le long de la vallée dans un vaste réseau de forteresses édifiées dès l'Ancien Empire (2700-2200 av. J.-C.). Elles étaient destinées à protéger la vallée ainsi qu'à créer des zones tampon sous contrôle militaire afin de tenir les ennemis de l'Égypte, les « neuf arcs » écartés de l'étroit cordon fluvial.

Composée primitivement de fantassins qui se déplaçaient à pied ou par voie fluviale et dont la fonction était principalement défensive, l'armée égyptienne développa une très importante cavalerie ainsi qu'une charrerie, devenant une force offensive capable de mener des campagnes loin de la vallée, et jusque dans le royaume du Mitanni, l'actuelle Syrie. Sous le pharaon Ramsès II (1304-1213 av. J.-C.), plus de cinquante régiments composaient la cavalerie égyptienne.

La marine était également importante et sa vocation première était de pouvoir transporter les fantassins du Delta à la Nubie. Dans un second temps, la marine égyptienne s'aventura en Méditerranée et en mer Rouge. Sous le Nouvel Empire, elle permit des expéditions jusque dans l'actuel Liban.

III. Rome et Carthage : les premières guerres coloniales

En Afrique, les guerres qui opposèrent Rome et Carthage entraînèrent une profonde mutation de la tactique militaire. Ce furent des opérations interarmes mêlant actions navales et débarquement, emploi combiné de la cavalerie légère et lourde (les éléphants) et recours aux mercenaires. Confrontés à deux impérialismes rivaux, les Berbères furent emportés par ces guerres (carte n° 3).

Carthage fut d'abord une colonie phénicienne. En Afrique du Nord, les plus anciens établissements phéniciens datent des VIII^e – VII^e siècles av. J.-C. Les premiers furent fondés en Tripolitaine

avec les trois comptoirs, de Sabratha, d'Oea⁸ et de Lepcis Magna. L'expansion territoriale carthaginoise se fit aux dépens des Berbères, en l'occurrence les Numides, et plus précisément les Massyles.

À la fin du V^e siècle et au début du IV^e siècle, Carthage, enrichie grâce à ses comptoirs nord-africains et ibériques, décida de se lancer dans une vaste politique de recrutement de mercenaires berbères, fantassins et cavaliers, les fameux cavaliers numides. La force principale de Carthage résidait dans sa marine composée de trirèmes ou de quinquérèmes (navires à cinq rangs de rames).

À la fin du IV^e siècle, la «Grande Grèce»⁹, épuisée de son long conflit avec Carthage, entra en décadence, ce qui favorisa l'essor de Rome qui se trouva bientôt face à l'expansion punique. La confrontation fut tout d'abord évitée par la signature de deux traités, l'un en 348 et l'autre en 306 av. J.-C., et par le fait que Rome qui ne contrôlait pas encore la totalité du sud de l'Italie n'était pas en contact direct avec les possessions carthaginoises. La situation changea en 272 av. J.-C., quand Rome fut maîtresse de tout le sud de la péninsule. Un long conflit éclata alors en 264 av. J.-C., rythmé par trois guerres qui eurent pour conséquence la destruction de la puissance carthaginoise en 146 av. J.-C. Ces guerres sont connues sous le nom de «guerres puniques»¹⁰ (Le Bohec, 1995).

La première guerre (272-241) fut à la fois terrestre et maritime. En 255 av. J.-C., les Romains qui, par deux fois avaient vaincu la flotte carthaginoise – en 260 av. J.-C. à Mylae et en 256 av. J.-C. à Ecnome –, tentèrent un débarquement en Afrique à proximité de Carthage.

Le consul Marcus Atilius Regulus remporta une première victoire, puis il fut battu par le Grec Xanthippe, chef des mercenaires carthaginois. Capturé puis libéré sur parole deux ans plus tard contre la promesse de se constituer prisonnier en cas d'échec de la mission de paix dont les Carthaginois l'avaient chargé, Regulus prit la parole devant le sénat romain et il défendit au contraire l'option de la guerre.

8. Tripolis en grec. Quand Oea devint la capitale de la colonie, son nom fut changé pour celui de Tripoli qui signifie «les trois villes».

9. Il s'agit des possessions grecques du sud de l'Italie et de la Sicile.

10. De *punicus* («carthaginois»), déformation romaine du nom d'origine phénicienne.

Respectant sa parole, il serait ensuite retourné à Carthage pour s'y constituer prisonnier.

Puis le sort des armes pencha du côté de Carthage quand, en 249 av. J.-C., ses armées remportèrent coup sur coup deux nouvelles victoires : une sur mer à Drepanum et une autre, sur terre, en Sicile. L'artisan de cette dernière était Hamilcar Barca. En 241, les Romains renversèrent la situation en envoyant par le fond la flotte carthaginoise aux îles Aegates, à l'ouest de la Sicile, et Carthage fut contrainte de demander la paix. Rome, jusque-là puissance continentale, avait donc vaincu Carthage, puissance maritime, ce qui bouleversa en profondeur les rapports de force en Méditerranée.

Dans l'immédiat, Carthage renonça à la Sicile que Rome occupa en totalité et accepta de verser un énorme tribut qui devait être acquitté en vingt ans. Ruinée, la ville ne put payer ses mercenaires, ce qui provoqua leur soulèvement. Durant deux ans, de 240 à 238, elle mena contre plusieurs dizaines de milliers de ses anciens soldats dirigés par Mathô et Spendios, une guerre difficile et impitoyable.

Dans un premier temps, les villes carthaginoises furent assiégées, mais Hamilcar Barca contre-attaqua grâce à l'aide que lui procura son allié Massyle, le chef Naravas, qui mit sa cavalerie à sa disposition¹. Puis, en 237, Hamilcar réussit à prendre au piège les mercenaires et il les extermina.

Hamilcar Barca avait donc sauvé Carthage mais son prestige suscita des jalousies. Afin de l'écarter, le sénat carthaginois lui confia la mission de conquérir l'Espagne pour compenser la perte de la Sicile. Il y fut tué en 229 et son gendre Asdrubal lui succéda en Espagne ; puis, Hannibal, un fils d'Hamilcar Barca, devint général en chef de l'armée carthaginoise.

La deuxième guerre punique (218-201 av. J.-C.) éclata en Espagne, là où les zones d'influence de Rome et de Carthage étaient au contact. Victorieux en Espagne, Hannibal viola le traité de paix de 241 av. J.-C. en prenant la ville de Sagonte alliée de Rome, ce qui rompit la trêve.

La guerre débuta à l'avantage des armées de Carthage qui traversèrent les Pyrénées. Au mois de juin 218, avec leurs éléphants de

1. En 237, à l'issue de la guerre, il épousa Salammbô, la fille d'Hamilcar.

guerre, elles franchirent le Rhône, puis traversèrent les Alpes et marchèrent sur Rome. Les Romains furent plusieurs fois battus, notamment en 217 au lac Trasimène et en 216 à Cannes. Rome fut alors à portée d'Hannibal qui prit ses quartiers d'hiver à Capoue car il ne disposait pas de matériel de siège. Il y attendit en vain les renforts promis, ce qui permit aux Romains de se réorganiser et de contre-attaquer, le forçant à se replier dans le sud de la péninsule italienne.

Pendant ce temps-là, les Romains, commandés par Scipion (l'Africain), avaient débarqué en Afrique et Hannibal fut rappelé par le sénat carthaginois. Une négociation eut ensuite lieu entre Scipion (l'Africain), et Hannibal, Carthage proposant la cession de l'Espagne et le désarmement de sa flotte, contre la reconnaissance de ses possessions africaines.

Scipion ayant refusé, le choc eut lieu à Zama, au mois d'octobre 202 av. J.-C. et Hannibal fut vaincu. Carthage dut signer un traité extrêmement dur puisqu'il prévoyait la destruction de sa flotte, la démonte de ses éléphants de guerre, le versement d'une énorme indemnité et l'envoi d'otages à Rome. De plus, Carthage ne pouvait engager de guerre sans l'accord du sénat romain.

La troisième guerre punique (149-146 av. J.-C.) éclata pour deux raisons principales. La première était, certes, que les Carthaginois violèrent le traité de 201 en attaquant les Massyles de Massinissa, mais la seconde, et la plus importante, était que Rome ne désirait pas voir naître un État berbère fort qui contrôlerait les ports carthaginois.

Durant cette troisième guerre Rome décida d'en finir avec Carthage. Le sénat romain ayant exigé que la population abandonne la ville pour qu'elle puisse être rasée, les Carthaginois ne pouvaient donc que résister avec l'énergie du désespoir, d'autant plus que, même si leur armée avait été anéantie, la ville disposait de solides fortifications². Débuta alors un siège de trois ans, dirigé par Scipion Émilien, petit-fils adoptif de Scipion l'Africain. La défense fut acharnée et l'on se battit de maison à maison. Finalement, au printemps 146, les derniers combattants carthaginois s'immolèrent par le feu. Rome fit raser

2. Pour tout ce qui concerne les causes et les péripéties de cette guerre ainsi que les forces en présence, voir Le Bohec (1996 : 275-314).

la ville, sema du sel sur son emplacement, annexa la région et décida de partager la Numidie entre les trois héritiers de Massinissa.

LA GUERRE INEXPIABLE

Durant cette guerre, et citant Appien, Yann Le Bohec montre que les Carthaginois commirent l'irréparable en torturant des prisonniers romains. Le chef des troupes, Hasdrubal le Boétharque, «avec des outils de fer, leur fait arracher les yeux, la langue, les tendons, les organes sexuels ; aux uns, il fait lacérer la plante des pieds, aux autres, couper les doigts. Il les fait jeter encore vivants du haut des remparts» (...) On comprend alors un point : il ne faut peut-être pas chercher ailleurs que dans ces cruautés l'explication de l'acharnement mis par Scipion Émilien et ses hommes lors de la destruction de Carthage. Ces supplices inutiles changèrent le but de guerre qui leur avait été fixé : il ne s'agissait plus seulement de détruire Carthage en tant qu'État, en tant que puissance, mais d'anéantir physiquement la population de la ville. La clémence était devenue impossible. Décidément, les Puniques avaient parfois du talent pour rendre les guerres «inexpiables». Les extrémistes carthaginois, qui ne l'ignoraient pas, avaient ce jour-là, délibérément joué le sort de leur cité à quitte ou double. Mais cette fois, ils avaient en face d'eux des légionnaires.» (Le Bohec, 1996 : 307-308).

IV. Une nouveauté, la guerre pour convertir : la conquête de la Berbérie par les Arabes (644-750)

Avec cette guerre, l'Afrique connut un nouveau type de conquête : en plus du butin, son but fut en effet la conversion des Berbères. L'entreprise prit un siècle (644-750) et connut nombre de péripéties et de retournements (carte n° 4).

Militairement parlant, les Arabes n'auraient jamais dû être en mesure de conquérir la Berbérie. Leur réussite s'explique essentiellement par deux raisons :

1. les erreurs de commandement des chefs byzantins qui ne surent pas tirer avantage de leur système de fortifications ;
2. l'indifférence des Berbères lors des premières campagnes.